



BUREAUX: LILLE — 15, rue d'Angleterre. Téléphone: 672.

5 CENTIMES

DE LOUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES

BUREAUX: LOUBAIX — 35, rue de Vill. Avenue. TOURCOING — 110, rue de la Liberté.

Les Délégations austro-hongroises et la politique extérieure de l'Autriche

Le calme renaît enfin au-dessus des champs de bataille encore imprégnés des flots de sang répandus pendant tant de mois. Mais la concorde est, hélas ! loin de régner. La Bulgarie se replie sur elle-même, exaspérée contre la Roumanie et la Grèce, profondément irritée contre la Russie qui semble avoir perdu pour longtemps toute influence, inclinait pour lui faire pièce vers une réconciliation avec l'Eglise catholique, éventuellement saluée à Vienne avec allégresse. Il est difficile de dépeindre la haine qu'on nourrit à Sofia contre le Grec, haine inextinguible et qui ne pourra se résoudre que par le feu et le sang. Il s'il est des voix qualifiées qui réclament une réconciliation avec le Serbe, au nom de la communauté de race, il n'en est pas une qui ne déclame contre la Grèce. En Serbie d'ailleurs — pourquoi le celer — beaucoup trouvent aujourd'hui que la part de la Grèce, dans les dépeuplements, fut trop belle. Serait-ce le prétexte de tiraillements qu'on escompte déjà à Sofia ? Nous ne voudrions pas jouer le rôle de Cassandra, mais qui sait si un avenir prochain ne mettra pas ces faits en pleine évidence.

L'intérêt continue à se porter sur l'Autriche. Nous avons suivi pas à pas les débats qui viennent de se dérouler aux Délégations. L'impression la plus pénible s'en dégage. Omettons les explications embarrassées, souvent inexactes, du comte Berchtold, véritable accusé devant des juges prévenus. Leur principal grief portait sur la faute irréparable commise par le ministre en ne faisant pas occuper le sandjak de Novi-Bazar, aussitôt après l'ouverture de la crise balkanique. Les orateurs qui s'élevèrent sur ces faits s'appuyèrent surtout sur cette lettre jadis adressée par Andrássy au duc de Wurtemberg, rappelée par M. Edouard de Wertheimer dans son remarquable ouvrage sur la vie de cet homme d'Etat : « Si le sandjak avait été partagé entre la Serbie et le Monténégro, l'Autriche eût été séparée de l'Orient, et il s'y serait formé un grand Etat slave. La Bosnie aurait été accolée à une impasse, tombant ainsi d'une position qui devait la mener à une influence politique en Orient. Militairement, nous serions entourés de voisins hostiles, isolés commercialement, car chaque voie ferrée, chaque chemin qui auraient dû porter nos produits vers la mer eussent dépendu de la bonne volonté de la Serbie et du Monténégro. » Sans cesse, Andrássy revenait sur cette question qui l'obsédait et dont l'importance pour la monarchie austro-hongroise apparaît plus que jamais, maintenant que l'Autriche pleure sur la perte définitive du sandjak.

La mémoire du comte d'Aehrenthal, autrefois exalté, sombre dans les ombres de la nuit, car, obliant les conseils de son illustre prédécesseur, il avait également négligé d'ajouter aux gloires que valut à l'Autriche-Hongrie l'annexion de la Bosnie celles qui lui eût encore apportées l'incorporation du sandjak à la monarchie. Cette question du sandjak a vraiment dominé cet important débat des Délégations, laissant au second plan les autres. Embrassons-la de plus haut, d'après le récit de M. de Wertheimer.

A l'entrevue de Reichstadt, en 1876, entre les empereurs de Russie et d'Autriche, celle-ci reçoit l'autorisation d'occuper, en cas de besoin, la Bosnie et l'Herzégovine. Cette suprême concession pesait gravement à la Russie, on le comprend. C'était une entrave dans sa politique orientale. Le remords assaillait Gortschakow. A la fin de septembre 1876, l'empereur Alexandre adresse une lettre autographe à François-Joseph pour lancer l'idée d'une Bosnie autonome. L'empereur d'Autriche répond qu'il n'acceptera jamais l'autonomie politique de cette province dans les conditions où elle avait été accordée à la Roumanie et à la Serbie ! Mais alors, aussi bien que dans les conventions austro-russes des 15 janvier et 18 mars 1877, la question du sandjak restait en suspens, malgré les efforts d'Andrássy. Elle fut reprise au Congrès de Berlin où, après une opposition d'abord violente des Russes, ils finirent par céder aux instances du chancelier austro-hongrois, relativement à une prise de possession éventuelle de ce district par l'Autriche. François-Joseph lui-même était entré en scène et, faisant état du vœu des Russes de voir l'Aniavri annexé au Monténégro, il écrivait à Andrássy le 15 juin 1878 : « Si nous acceptons cette concession, notre devoir est de devenir maîtres de la Bosnie et de l'Herzégovine en même temps que des enclaves de la Monténégro et la Serbie. » S'étonnerait-on donc qu'aux Délégations les orateurs aient presque tous abordé ce sujet brûlant, et que leur déshonneur se soit traduite en paroles navrées ?

Les attaques des divers hommes d'Etat austro-hongrois visèrent aussi la politique suivie depuis trente-cinq ans par l'Autriche envers la Russie. Ils invoquaient encore la haute autorité d'Andrássy, se reportant aux incidents allégués par M. de Wertheimer. Une préconisation Andrássy ? Une politique d'énergie et non point de concen-

ceance. Or, au lendemain des événements de Bulgarie, en 1885, il eut la tristesse de voir précipiter l'œuvre à laquelle au Congrès de Berlin, il avait voulu attacher son nom. Le 7 novembre 1886, en effet, le comte Kalnoky, ministre des Affaires étrangères de la monarchie dualiste, ne craignit point de qualifier publiquement d'anarchistes les hommes d'Etat bulgares qui avaient contribué à la révolution de Roumélie contre le gré de la Russie, et nul n'a perdu le souvenir de la mission que le comte Khevenhüller eut à remplir auprès du prince de Battenberg victorieux, pour l'arrêter dans sa marche foudroyante.

Andrássy s'était alors décidé à adresser à François-Joseph une lettre où perçait sa grande douleur : « Si le Congrès de Berlin, disait-il, a éconduit la Russie des Balkans, mes successeurs l'ont ramené ! J'ai craint et je crains toujours que cette coopération hybride ne nous place tôt ou tard, mais sûrement, en présence de l'alternative suivante : ou renonciation à notre sphère d'influence naturelle ou partage de puissance dans la péninsule balkanique et, comme conséquence, la guerre. » A près de trente ans de distance, ces paroles sont mémorables. La Zet, dont les commentaires sur tous ces points viennent d'avoir un retentissement européen, tire cette conclusion : « Le comte Andrássy a suivi une politique dont les effets n'ont provoqué ni la mobilisation d'un seul homme ni l'envoi d'un seul cuirassé. Ses successeurs ont introduit de nouveau la Russie dans les Balkans, et nous payons cette gigantesque erreur par des dépenses non moins colossales. »

L'Autriche aurait pu, en effet, profiter des désastres russes en Extrême-Orient pour se pousser en Orient. Elle ne l'a pas fait. En politique, les fautes se payent souvent plus vite et plus cher que dans la vie privée. L'empire des Habsbourg vient d'en faire la dure expérience ! Fut-il plus heureux à l'égard de la Roumanie ? Le comte Berchtold, au sortir des séances des Délégations, a dû se livrer à d'amères méditations. Si sa politique orientale lui fut durement reprochée, sa politique roumaine ne lui valut pas plus d'éloges ! La France et la Russie ont pris notre place en Roumanie, s'écriait le comte Albert Apponyi, et du Livre vert, dont l'apparition à Bucarest fut si lumineuse, il ressort, selon la juste expression de la Zet, « que toutes les puissances se sont montrées plus ou moins favorables à la mobilisation des troupes roumaines, mais que seules manquaient les manifestations sympathiques de l'Autriche-Hongrie. »

La situation de la Roumanie en 1913 n'est plus celle de la Roumanie en 1878. A cette époque, les visées de la Russie sur les Balkans étaient autres qu'aujourd'hui. Les intérêts roumains concordent pleinement avec ceux de la Russie quant à la liberté des Détroits, car la Roumanie en désire aussi, le libre accès pour les débouchés de ses ports de la mer Noire. La Deutsche Revue rapporte, sous la signature du baron de Jettel, que, dans un entretien que le roi Carol eut à Berlin le 30 août 1880 avec Bismarck, celui-ci s'appesantit longuement sur les difficultés de la position de la Roumanie entre la Russie et la Bulgarie. Le roi répliqua que de la formation d'une grande Bulgarie pouvait résulter un vrai péril pour son pays. Ces réflexions prennent une saillante actualité à la suite des derniers événements.

La Russie elle-même, maintenant en termes si compassés avec la Bulgarie, ne tient pas à son extension indéfinie, redoutant que les aspirations du roi Ferdinand ne se portassent à s'emparer de Constantinople. Par deux fois, au milieu de la magnifique épopée bulgare, elle y avait mis son veto. Le comte Berchtold incitait de tout son pouvoir les diplomates roumains de passage à Vienne à soutenir la Bulgarie et leur tenait ce raisonnement : « Une Bulgarie faible s'appuiera sur la Russie, une Bulgarie forte en sera indépendante. » Ce à quoi ils répondirent : « Une Bulgarie trop puissante est un immense danger pour nous. » Le 4 septembre 1886, comme le mentionne la Deutsche Revue, Cavour écrivait au chargé d'affaires sardes à Londres : « La nationalité roumaine, terme une digue contre le panslavisme pour le plus grand profit de la Porte et de l'Europe. » Mais actuellement les lois sont faits dans les Balkans. En présence d'une Russie grandissante et d'une Autriche oppresseur des races, l'intérêt de la Roumanie n'est-il pas de se rapprocher de la Russie qui pourra l'aider lors du règlement des grandes comptes définitifs ? Elle n'a aucune chance de récupérer ses 800 000 compatriotes de Russie. Mais elle garde d'immortelles espérances au sujet des Roumains de Hongrie. Des milliers d'entre eux se seraient joints cet été à leurs frères si la frontière transylvain n'eût été fermée de toutes parts et si le gouvernement hongrois ne leur avait catégoriquement refusé des passeports.

A la fin des Délégations, le comte Berchtold a obtenu le vote de son budget. Si la majorité hongroise le lui a accordé de bonne grâce, car c'est surtout au bénéfice de la Hongrie que l'Autriche mène contre les Serbes une guerre ou couteuse, les députés austro-hongrois restent peu enthousiastes. L'Autriche voit d'ailleurs s'étendre le nombre de ses soucis. Tracassés par les Polonais, les Ruthènes s'agitent. Leurs délégués avec eux sont légionnaires. Ils se tournent vers la Russie comme vers une grande protectrice. La récente réunion que tin-

rent leurs délégués à Saint-Petersbourg, sous les auspices de l'Union russo-galicienne, eut, dans le monde slave, un long écho. Certains symptômes indiquent toutefois que l'Autriche s'émue. Le comte Tisza annonce à grand fracas des dispositions plus conciliantes pour les nationalités. Le comte Czernin qui, le 27 juillet dernier, s'était posé, à la Chambre des Seigneurs, en défenseur dioué des Slaves et des Roumains, vient de recevoir la légation de Bucarest, malgré l'opposition hongroise. Soudainement de voir se continuer ces mesures, l'Autriche tisse un canevas bien embrouillé ! Mais il lui manque un Metternich !

ROME

Le Corps diplomatique offre ses vœux au Pape. De notre correspondant romain le 30 décembre. Ce matin, le Corps diplomatique a présenté au Saint-Père ses vœux officiels pour l'année nouvelle. L'ambassadeur d'Autriche, comme d'habitude, a été le premier à offrir ses félicitations. Il a été suivi par ses collègues de diverses nations ; l'ambassadeur et les ministres descendirent ensuite chez le cardinal Merry del Val auquel ils présentèrent aussi leurs vœux. Le grand-maître de l'Ordre de Melite sera reçu demain par le Souverain Pontife, ainsi que les principaux dignitaires de l'Ordre pour les mêmes souhaits. Ils les présenteront ensuite au cardinal secrétaire d'Etat.

Le centenaire DE LA NAISSANCE DE CLAUDE BERNARD

Le centenaire de la naissance de Claude Bernard a été célébré aujourd'hui mardi par une réunion au Collège de France. M. d'Arsonval, qui fut son élève et son préparateur, a rappelé, dans un discours fort ému, quelques souvenirs du maître. Né à Saint-Julien (Rhône), en 1813, Claude Bernard débuta dans la science par la médecine, mais bientôt il s'éleva aux plus hautes recherches physiologiques et physiologiques. Membre de l'Académie de médecine, il inaugura en 1854 à la Sorbonne, la chaire de phy-



logie expérimentale. En 1855, il succéda à Magendie, au Collège de France, comme professeur de médecine expérimentale. Commandeur de la Légion d'honneur (1871), membre de l'Académie française (1878), docteur en médecine, son activité était immense. Le nombre de ses ouvrages est considérable. Le plus connu du grand public est son Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1858). Par elle, Claude Bernard se rattacha à l'école néo-vitaliste dont Cournot, à la même époque, était un autre représentant autorisé. La pensée de Claude Bernard a eu une grande répercussion non seulement sur des spécialistes, comme Dastre, mais sur des écrivains comme Paul Bourget. Claude Bernard mourut en 1897.

GAZETTE

L'emmuré de l'Elysée. C'est ainsi que M. Paul de Cassagnac désigne le président de la République, autour duquel le ministère fait bonne garde. M. Poincaré avait promis pour cet hiver sa visite aux habitants de Péronne, en compagnie de M. Klotz. M. Klotz n'est plus ministre et M. Poincaré n'a pas le droit de sortir seul, dans l'exercice de ses fonctions. Il faut qu'il soit flanqué d'un ministre au moins. Or, tous les ministres se sont mis d'accord pour refuser à M. Poincaré de l'accompagner. On donne pour motif que la période électorale est trop rapprochée et qu'un voyage en cours dequel M. Poincaré ferait applaudir son éloquence pourrait faire maltraire contre lui un soupçon de partialité personnelle. M. Raymond Poincaré est donc enfermé à l'Elysée. Ou plutôt Raymond est le droit de sortir seul, mais Poincaré restera conquis dans sa cage ! Et c'est, ô bizarrerie ! le compteur qu'on appelle le tigre !

Nos religieuses infirmières. Le médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Aix, M. le docteur Latit, raconte, dans le Memorial, l'épidémie de variole, heureusement terminée aujourd'hui, qui a sévi dans cette ville. Pour soigner les malades, nombreux, agités et difficiles à contenir, il n'avait que ses religieuses et un infirmier.

Les aviateurs français en Egypte

Vedrine au Caire. L'Orion est devenu le lieu de rendez-vous des aviateurs en ce moment. Marc Pourpe attend au Caire le moment favorable pour s'élancer vers Khartoum. Olivier fait des exhibitions et a soulevé hier dans les airs lord Kitchener. Et Jules Vedrine est arrivé tandis que Marc Bonnier traversait les monts Taurus. Le valeureux Daucourt dut s'avouer vaincu à



VEDRINES EN EGYPTE

Les pyramides de Guizeh — Vue du Caire. quelques coups d'aile du Caire. Son merveilleux voyage a suscité des limitations et son rêve a été réalisé par Jules Vedrine.

Le raid fantastique de Vedrine. C'est en dix étapes que Jules Vedrine aura relié Nancy et le Caire. Dix étapes lui ont suffi pour couvrir les 4 500 kilomètres du parcours. La plus courte était de 350 kilomètres, la plus longue, faite sans escale, de 650 kilomètres. De Nancy, l'aviateur traversa l'Allemagne sans arrêt et alla atterrir à Prague. Puis il continua de Prague à Vienne, de Vienne à Belgrade, de Belgrade à Sofia, de Sofia à Constantinople, de Constantinople à Konia, de Konia à Tripoli, de Tripoli à Beyrouth, de Beyrouth à

quelques coups d'aile du Caire. Son merveilleux voyage a suscité des limitations et son rêve a été réalisé par Jules Vedrine.

Le raid fantastique de Vedrine. C'est en dix étapes que Jules Vedrine aura relié Nancy et le Caire. Dix étapes lui ont suffi pour couvrir les 4 500 kilomètres du parcours. La plus courte était de 350 kilomètres, la plus longue, faite sans escale, de 650 kilomètres. De Nancy, l'aviateur traversa l'Allemagne sans arrêt et alla atterrir à Prague. Puis il continua de Prague à Vienne, de Vienne à Belgrade, de Belgrade à Sofia, de Sofia à Constantinople, de Constantinople à Konia, de Konia à Tripoli, de Tripoli à Beyrouth, de Beyrouth à

gieuses demeure seule ; la Sœur de Saint-Thomas de Villeneuve déjà âgée et souffrante, durant ces trois mois ne dormit guère ; veillant la nuit, trottinant le jour de maladie en maladie, toujours douce et calme. Quand, à la visite du matin, elle se présentait, lasse et pâle, et que je m'inquiétais de sa santé, elle souriait et me répondait en me faisant son rapport sur nos malades : toutes les feuilles de température étaient à jour, tous les médicaments exactement donnés, les malades défilants espérés... et tout cela avec cette simplicité de l'abnégation qui s'ignore. Je ne la nomme pas, à quel bon ! C'est le petit soldat d'un camp, le petit soldat anonyme de la grande armée des braves gens.

Des gens qui jugent pourrie notre nation, parce qu'ils n'en voient que les crimes racontés par les journaux, ignorent les réserves de dévouement et de bonté qui y a en France. Car c'est une nation de pieux et de saints, cette religion est nomme qui passe comme une vision consolatrice dans ce pavillon de variolux ! C'est une rançon et c'est une espérance !

Syndicalisme et religion. D'une lettre de M. Joubaux, secrétaire général de la C. G. T., dans l'Humanité d'hier, nous détachons les curieuses lignes que voici :

« Je mets au défi Longuet et ses amis de faire adopter par un Congrès socialiste international une motion réprochant l'esprit religieux et condamnant les Eglises. » L'anticléricalisme français ne fait pas corps avec la doctrine du socialisme international. On est donc mal venu de faire grief à des militants quelconques de leurs sentiments religieux.

« La Social-Démocratie américaine, celle d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse, pour ne parler que de celles-là, comptent dans leurs rangs des militants en vue, fidèles à leurs croyances religieuses. » En Angleterre surtout, le nombre de ces militants est nombreux. Au cours des minutes, nombreuses furent les réunions débattant et se terminant par des cantiques, entonnés par tout l'auditoire.

Cela n'est-il pas fort intéressant à lire sous la plume de M. Joubaux ? Quel un socialiste Longuet, il professe, lui aussi, la tolérance envers toutes les croyances. Mais lorsqu'il s'agit de coté-coté romans, la question est différente, écrit-il ! Les religions à côté trouvent généralement non accueilli chez toutes les espèces de révolutionnaires, mais la religion catholique ne séduit que ceux qui cherchent avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Peut-on dire de bonne foi que ce soit là l'objectif du parti de M. Jaures ?

Le coup de chapeau et les H'ssois. L'érudition germanique est tout de même une bien belle chose ! La nouvelle Ligue fondée à Darmstadt (Hesse) est, à ce point de vue, un pur chef-d'œuvre. Les ligues de Darmstadt protestent contre le fait que la Française, a Retterer son chapeau, quel geste inutile et peu all-

Jaffa et de Jaffa à Héliopolis. Et le tout sans mécompte, sans rechigne, sans ravissement. C'est à 1 h. 15 de l'après-midi qu'il atterrirent hier à Héliopolis, après avoir quitté Jaffa à 8 h. 30 et volé 200 kilomètres au-dessus de la mer. En se posant dans cette ville, samedi dernier, il avait brisé une aile et s'était empressé de réparer.

Marc Bonnier traverse le Taurus. Marc Bonnier qui, avec un passager, suit Jules Vedrine, n'est plus qu'à 1 500 kilomètres du Caire, mais il est probable qu'il va se diriger vers Bagdad, dont le ciel n'a pas encore été traversé par un aéroplane.



VEDRINES EN EGYPTE

Les pyramides de Guizeh — Vue du Caire. quelques coups d'aile du Caire. Son merveilleux voyage a suscité des limitations et son rêve a été réalisé par Jules Vedrine.

Le raid fantastique de Vedrine. C'est en dix étapes que Jules Vedrine aura relié Nancy et le Caire. Dix étapes lui ont suffi pour couvrir les 4 500 kilomètres du parcours. La plus courte était de 350 kilomètres, la plus longue, faite sans escale, de 650 kilomètres. De Nancy, l'aviateur traversa l'Allemagne sans arrêt et alla atterrir à Prague. Puis il continua de Prague à Vienne, de Vienne à Belgrade, de Belgrade à Sofia, de Sofia à Constantinople, de Constantinople à Konia, de Konia à Tripoli, de Tripoli à Beyrouth, de Beyrouth à

quelques coups d'aile du Caire. Son merveilleux voyage a suscité des limitations et son rêve a été réalisé par Jules Vedrine.

Le raid fantastique de Vedrine. C'est en dix étapes que Jules Vedrine aura relié Nancy et le Caire. Dix étapes lui ont suffi pour couvrir les 4 500 kilomètres du parcours. La plus courte était de 350 kilomètres, la plus longue, faite sans escale, de 650 kilomètres. De Nancy, l'aviateur traversa l'Allemagne sans arrêt et alla atterrir à Prague. Puis il continua de Prague à Vienne, de Vienne à Belgrade, de Belgrade à Sofia, de Sofia à Constantinople, de Constantinople à Konia, de Konia à Tripoli, de Tripoli à Beyrouth, de Beyrouth à

mond, disent-ils. Saisons à notre mode, ex portant le main droite, large ouverte, à hauteur du front. C'est le saint militaire ! De plus, il fut inventé par Aristinax, notre héros grec antique.

Un accident l'arrêta et le contraignit à revenir à Héliopolis.

La malchance de Marc Pourpe. D'autre part, on a reçu une lettre venant du pilote Marc Pourpe. Que la malchance soit poursuivie. On sait que cet excellent aviateur est le premier qui ait volé au-dessus de Péronne et de Spitz. Ce raid, qui remonte à quelques semaines dernières, a combattu la population égyptienne. Au lendemain de cette randonnée, Marc Pourpe voulait prendre le départ pour Khartoum.

Un accident l'arrêta et le contraignit à revenir à Héliopolis.

Un accident l'arrêta et le contraignit à revenir à Héliopolis.

Un accident l'arrêta et le contraignit à revenir à Héliopolis.

Un accident l'arrêta et le contraignit à revenir à Héliopolis.

Adveniat regnum tuum

Joué 1^{er} janvier. — CIRCONCISION

MARDI 30 DECEMBRE 1913

La journée

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré. Le Conseil s'est occupé de l'expédition des affaires courantes.

M. Malvy et Lebrun ont rendu compte de leur visite à l'exposition de Lyon.

Il se confirme que M. Poincaré, qui levait, le 15 janvier, président les fêtes de Péronne, y a définitivement renoncé, parce qu'il n'aurait pas trouvé de ministre pour l'accompagner.

La fiction constitutionnelle exige que le président de la République soit assisté d'un ministre dans ses déplacements.

Les radicaux ont trouvé ce moyen pour empêcher le président de partir.

Le centenaire de la naissance de Claude Bernard a été célébré aujourd'hui au Collège de France.

Le dernier incident de Saverne — temps de feu sur une sentinelle — se réduit à de plus humbles proportions : deux saliniers jetés par un gamain.

Vedrine est arrivé au Caire en aéroplane.

La Serbie a été commandé son artillerie à la maison Krupp. Nouveau succès pour la diplomatie française !

Une mission militaire allemande va instruire les troupes du Paraguay. La diplomatie française peut se féliciter encore de ce grand succès, dit sans doute au prestige qu'elle inspire.

La crise ministérielle serbe est ajournée.

On signale en Chine des révoltes militaires.

La reine douairière Sophie de Suède est morte ce matin, à Stockholm, à l'âge de 77 ans.

Étrennes

An commencement d'une année nouvelle, au lieu de attirer les bénédictions du ciel en venant à l'aide à quatre bons curés. Ce sont les présents du bon Dieu. C'est pourquoi nous recommandons l'ouvrage de DAN GUERIN, intitulé « Souvenir des quatre siècles » par nos députés en Orient par les missionnaires de l'Évangile.

Condition d'inscription sur les listes électorales. Eratum. Dans notre article d'hier paru sous ce titre, il y a la troisième ligne de l'alinéa ayant pour objet : INSCRIPTION AU ROLE, au lieu de son véritable sens, nous demandons personnellement de lire dans leur demande personnelle.

VIENDE DE PARAITRE

Le Calendrier

les Indulgences plénières pour 1914

Calendrier des Indulgences plénières pour 1914, par le chanoine KOTHE, 0 fr. 15, port 0 fr. 05.

Manuel général pour le Calendrier des Indulgences plénières, par le chanoine KOTHE, 0 fr. 10, port 0 fr. 05.

Le port est de 0 fr. 05 pour les deux fascicules : Calendrier et Manuel spéciaux complémentaires.

Edison de la Bonne Presse, 1, rue Bayard, Paris